

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 80 fr. Six mois... 40 fr. Trois mois... 20 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Un an... 142 fr. Six mois... 66 fr. Trois mois... 32 fr.
Chèque postal Lorient 456-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

DISPARAITRONS-NOUS DANS CINQ JOURS?

Telle est la question angoissante que nous posons à tous nos amis. Il ne s'agit plus, maintenant, de lancer des cris d'espoir inconsidérés, non plus que de vouloir faire montre d'une confiance à toute épreuve.

Disparaîtrons-nous dans cinq jours ? Ce n'est pas nous qui pouvons répondre, car, malheureusement, le sort du quotidien dépend d'autres volontés que des nôtres.

Ah ! ils commencent à tressaillir secrètement de joie nos adversaires ! Les politiciens de tout acabit, les nageurs de toutes eaux se sentent soulagés d'un grand poids : le seul quotidien dont la ligne de conduite était pure de toute souillure commerciale, de tout marchandage politique, le quotidien qui, seul, parmi toute la presse, était véritablement indépendant, est sur le point de disparaître.

L'empêchement de « casquer » en rond, celui qui, à toute minute, disait, parfois brutalement, mais toujours uniquement la vérité, celui qui n'avait qu'un seul souci : projeter par le monde, la lumière émancipatrice de l'idéal libertaire, — ce journal peut, le 20 mai, publier son dernier numéro quotidien et revenir à son ancien rang de petit hebdomadaire.

Ah ! qu'ils se souviennent, les syndicalistes, au lendemain de la tuerie du 11 janvier, — qu'ils se souviennent un peu : si le *Libertaire* quotidien n'avait pas existé, quels auraient été les ravages commis par l'impudence communiste dans le prolétariat.

Qu'ils se souviennent, les syndicalistes : si le *Libertaire* n'avait pas, chaque jour, répondu aux mensonges des soudoyés de Moscou, des petits domestiques de la Grange-aux-Belles, — si, aux mensonges, aux calomnies des slipés de l'I. S. R., le *Libertaire*

quotidien n'avait pas ouvert ses colonnes aux véritables syndicalistes : quelle eût été la force de la minorité avec ses simples et pauvres tribunes hebdomadaires, contre le vaste réceptacle de mensonges qu'est le journal des masses ?

Plus que cinq jours ! tel est le cruel dilemme dans lequel nous sommes plongés.

Où bien tous nos amis, tous ceux qui savent que le mouvement prolétarien est en danger par les manœuvres du P. C., et qu'il n'y a qu'un seul quotidien à leur entière disposition : le nôtre ; tous ceux qui savent cela feront le minime sacrifice d'une unique pièce de cent sous par mois.

Le 20 mai, disparaîtrons-nous ? C'est à tous les amis du quotidien à répondre.

Nous répétons les deux conditions sine qua non de notre continuation :

1° Il faut qu'avant le 20 mai, 10.000 francs soient parvenus à notre administration, et que les camarades qui versent les cent sous s'engagent à le refaire avant le 20 le chaque mois ; 2° Il faut que le nombre d'abonnés, qui est de 2.000, ne diminue point.

Mais, surtout, — et nous le répétons, — c'est le 20 mai, dernier délai, que nous devons avoir dix mille francs. Disparaîtrons-nous dans cinq jours ? C'est à tous nos amis qu'incombe la réponse.

Un exemple à suivre

Villeurbanne, 13 mai 1924.

Camarades, Nous ferons tout le possible pour vous envoyer chaque mois la somme de 55 francs pour le *Libertaire* quotidien.

Le Groupe Esperantiste Ouvrier de Villeurbanne, (Rhône.)

Lendemain d'élections

Barbé aussi a son mot à dire

En date du 7 mai, dans le Semeur, Barbé — qui ne doit pas être très fier de son attitude votante et qui voudrait bien, aux yeux de ses lecteurs, ne point paraître brûler ce qu'il adore, — est amené à écrire :

« Je n'ai jamais eu le courage de prêcher l'abstentionnisme ; je sentais qu'en le faisant, j'aurais fait le jeu de nos pires adversaires, qu'une Chambre avancée valait mieux, en fin de compte, qu'une Chambre ultra-réactionnaire. »

Même s'il était vrai, Barbé, que tu n'aies jamais eu le courage de l'affirmer franchement, antiparlementaire, ça ne voudrait rien dire et ça ne renforcerait point ton actuelle position. Mais pourquoi en prends-tu si à ton aise avec la vérité, Barbé, puis-je dire le *Libertaire* du 20 novembre 1919, tu écris l'article que nous reproduisons aujourd'hui et que nous prenons à notre compte, au lendemain de ces élections qui donnent satisfaction à ton vœu, à ton action et à ton vote ?

Et maintenant, amis lecteurs, lisons ensemble ce que Barbé, dit François, pensait en 1919 de l'« action » électorale :

Quand paraîtront ces lignes, la farce électorale sera jouée et l'effervescence causée par la campagne parlementaire touchera à sa fin.

Pendant quelques semaines toutes les passions mauvaises, toutes les stupidités humaines, tout l'égoïsme des instincts crapuleux se seront donné libre cours.

Mais pour celui qui veut décrocher la timbale si enviable de député, tous les moyens sont bons pour y parvenir.

Qu'importe la calomnie, la médisance, le mensonge, les appels à la perdition, ce qu'il faut, c'est entrer à l'aquarium parlementaire.

Et le peuple accepte encore après 50 années de législature pendant lesquelles se dévoilent les scandales les plus honteux, les concussions les plus odieuses, les honteuses des plus néfastes, d'entendre tous ces individus à la recherche de sinécures, de privilèges, de situations.

Il semblait qu'après l'effroyable carnage qui laisse le monde épuisé et meurtri, que l'apparition de ces pitres sur les tréteaux électoraux aurait soulevé un immense cri de réprobation, que des comptes auraient été demandés à ceux qui ont conduit la guerre ; que les malades, les mutilés auraient clamé les tristesses, les rancœurs de leur existence gâchée, perdue ; que les mères, que les épouses, que les compagnes auraient crié leurs souffrances ; qu'elles

auraient réclamé leurs petits, leurs compagnons qui crevent dans les geôles républicaines parce qu'ils ont obéi à l'instinct de conservation ou à leur conscience. On pouvait croire que la présence de tous ces misérables bateleurs dont l'ambition, les jouissances sont faites de nos souffrances provoquerait un tel flot de colère, de malédictions, qu'ils s'effondreraient devant la révolte des éternels asservis.

Je sais qu'on parle d'une vague de réaction contre cette politique d'égoïsme, de rapine, de crime et qu'on dit que les socialistes pourraient bénéficier de ces circonstances.

Mais ont-ils l'autorité morale de parler au nom des victimes de l'ordre social ? N'ont-ils pas été eux-mêmes, comme leurs adversaires politiques, les artisans de l'effroyable massacre ? N'ont-ils pas sanctionné avec enthousiasme toute la politique de guerre ? N'ont-ils pas été partisans de l'Union sacrée ? En un mot, n'ont-ils pas renié pendant cinq ans, l'Internationale, dont ils se prétendaient les représentants autorisés ?

Et ce sont ces mêmes individus qui osent, en se réclamant du socialisme international, solliciter les suffrages des électeurs socialistes qui, sans aucun doute, renverront la plupart de ces hommes au Paradis-Bourbon où ils continueront leurs palinodies. C'est désespérant de constater semblable aberration de l'esprit humain.

L'expérience démontre pourtant que les travailleurs n'obtiennent de satisfactions, d'avantages que par leur solidarité, leur activité, leur énergie, que toutes les revendications essentielles ont été arrachées par l'action directe ; repos hebdomadaire, journée de huit heures, semaine anglaise, etc., et que le Parlement ne fait que sanctionner les avantages acquis, à moins qu'il ne renforce l'ordre de choses établi si favorable à la minorité de profiteurs.

Combien de législatures seront donc encore nécessaires pour ouvrir les yeux des plus aveugles ?

Heureusement que demain la nouvelle Chambre se trouvera devant la même crise économique, qu'hier, et que malgré tous ses efforts, elle ne pourra aboutir qu'à montrer l'impuissance parlementaire à améliorer la situation.

Je souhaiterais que le parti socialiste l'emporte, non que je croie qu'il puisse faire œuvre utile, mais pour qu'il soit mis en face des responsabilités.

Tout comme le parti républicain, il serait incapable de surmonter les difficultés d'une situation sans issue par les

moyens légaux, en revanche, par sa faillite il démontrerait l'inefficacité des méthodes parlementaires et hâterait l'emploi des méthodes révolutionnaires.

Quoi qu'en disent les critiques militaires, il n'était pas plus au pouvoir de Napoléon de remonter le courant qui l'entraînait à sa perte par suite de la marche des événements, qu'il ne sera possible au Parlement de se tirer de la crise actuelle.

C'est dire que plus que jamais, nous devons répandre nos idées d'émancipation antiautoritaires, que nous devons organiser nos forces, assembler les énergies, qui devant la banqueroute étatique et parlementaire, cherchent leur voie. Les anarchistes ont une conception économique basée sur l'entente qui, seule, peut permettre de solutionner l'angoissante crise que nous traversons en évitant l'insensé gaspillage d'efforts qui rend notre organisation si révolutionnaire et comme frappée de stupidité.

Quel que soit le parti vainqueur, il devra bientôt céder la place aux hommes d'action, devant le flot pressant des revendications populaires.

Par leurs idées, leur tempérament énergique, les anarchistes peuvent s'assurer la priorité dans la lutte formidable qui dressera l'avenir contre le passé. Les événements nous servent, sachons en profiter.

FRANÇOIS.

LA POLITIQUE QUI TUE

M. Lautier triomphe en Guyane

Bilan : un mort et un blessé

A la Guyane, les électeurs n'y vont pas de main morte et, pour assurer le triomphe de leurs nouveaux maîtres, ils poussent la bêtise jusqu'à se livrer des combats sanglants.

C'est ainsi qu'au cours des opérations électorales qui ont abouti au succès de M. Eugène Lautier, des incidents tragiques se sont produits. Il y a eu même un mort et un blessé.

En prévision de ces troubles, le maire de Cayenne avait déjà, depuis huit jours, fait entourer l'hôtel de ville de fils de fer barbelés.

Au lieu de se battre entre eux pour les politiciens, les habitants de la Guyane feraient mieux de s'unir contre les fabricants de lois, et d'user de la violence pour libérer les forçats du bagne.

DIMANCHE PROCHAIN

Tous au mur des Fédérés

L'Union des Syndicats confédérés de la Seine demande à ses adhérents de se rendre nombreux dimanche prochain au Mur des Fédérés.

Comme les années précédentes, les travailleurs parisiens auront à cœur de rendre un hommage mérité aux victimes de la réaction versaillaise.

Tous se joindront au cortège organisé par le Parti S.F.I.O. en se conformant aux instructions données par les organisateurs du cortège.

L'Union des Syndicats Confédérés de la Seine.

POUR J.-B. ACHER

Lettre ouverte à Primò de Rivera

Nous avons reçu la lettre ouverte suivante qui réclame encore avec nous la grâce de notre vaillant camarade. Sans nous associer aux termes de cette lettre, dont l'esprit flotte entre la patrie et la religion, nous sommes heureux de donner ici la parole à ceux qui ne pensent pas du tout comme nous, mais dont le cœur bat encore au spectacle révoltant de l'iniquité ou de l'injustice. Cette réserve faite, voici la lettre qui nous a été adressée aux fins d'insertion :

Paris, 7 mai 1924.

A Monsieur Primò de Rivera,
Président du Directoire espagnol,
Madrid.

Bien que manquant de l'autorité et du prestige nécessaires pour m'adresser à vous, mais par un sentiment humanitaire que partage l'immense majorité de nos compatriotes sud-américains, je me permets de vous faire connaître que l'opinion publique de France applaudirait vivement une mesure de grâce en faveur du grand artiste et poète J.-B. Acher, condamné à mort.

L'histoire de la triste vie de ce pauvre orphelin dont l'existence a été faite de souffrances successives et que la fatalité a accompagné depuis l'enfance a remué profondément cette partie saine du peuple français pénétrée de sentiments généreux et humanitaires.

Nombreux sont les journaux de Paris qui désapprouvent cette condamnation à mort et qui recevront avec un véritable plaisir la nouvelle de la commutation d'une si infamante et terrible peine.

La vague de terreur qui, durant quelque temps, s'est propagée dans le monde entier est en train de céder la place à une ère de conciliation et d'humanité.

Aujourd'hui, les hants faits d'un Mussolini seraient stigmatisés sans indulgence.

La férocité déshabillée dont parle l'illustre publiciste Romain Rolland ne règne pas heureusement dans la vieille Europe déjà saturée de crimes et d'iniquités.

L'humanité du vingtième siècle régénérée non par le sang du Christ, mais par celui de millions d'hommes, désire la paix et la fin des sacrifices humains.

Aujourd'hui, la vie d'un homme est sacrée, davantage encore quand cet homme est innocent de tous les crimes dont on l'accuse. L'exécution de Shum serait déplacée dans l'époque actuelle et contribuerait encore à discréditer davantage le gouvernement espagnol actuel dont l'intérêt est de se présenter devant les nations civilisées comme un gouvernement de conciliation et non de violence. Le peuple espagnol, qui a toujours donné des preuves de magnanimité, se devait de profiter de cette occasion propice qui se présente à lui pour démontrer qu'il conserve encore cette belle vertu et que ceux qui prétendent réveiller en Espagne et dans l'Amérique latine les instincts sauvages et barbares commettent l'erreur la plus grossière.

Pour l'honneur de l'Espagne et de l'Amérique.

rique latine qui fait partie intégrante spirituellement parlant de la mère patrie, nous désirons vivement que la grâce de Shum soit accordée et que le sinistre garrot n'arrache la vie à un malheureux jeune homme victime de la fatalité et de l'injustice sociale.

Jésus disait à Marie-Madeleine : « Je te pardonne parce que tu as beaucoup aimé » ; il dirait à J.-B. Acher : « Je te pardonne parce que tu as beaucoup souffert ! »

Confiant dans la clémence du gouvernement espagnol, nous espérons la grâce de J.-B. Acher que des milliers de cœurs anxieux réclament véhémentement.

NEFTALI ARA,

Correspondant du journal « Relator de Colombia ».

Nous allons nous adresser incessamment à toutes les notoriétés de ce pays pour leur demander par circulaire ce qu'elles pensent du crime qui se prépare à l'ombre des forteresses espagnoles.

Nous donnerons d'ici deux ou trois jours le texte de la circulaire qui va être envoyée et les réponses au fur et à mesure qu'elles nous parviendront.

Nous demandons instamment aux camarades de province de lui donner toute la publicité désirable en la communiquant à ceux qui ont quelque influence dans leurs régions et de nous faire tenir les réponses écrites qu'ils devront exiger d'eux.

Le Comité pro-Acher.

Les Tchékistes à l'œuvre

Dédié à Herclot, représentant de la C. G. T. U. à l'I. S. R., Moscou.

Presque simultanément avec la réponse de Schapiro aux insinuations mensongères de Herclot à l'adresse de notre camarade Atabekian — réponse parue dans « Le Libertaire » du 4 mai — le camarade Atabekian lui-même nous a écrit de Moscou : « Il nous demande de publier la lettre qu'il a remise aux mains d'un des délégués français à l'Internationale Communiste pour transmission à l'Exécutif de celle-ci. Nous le faisons volontiers. Ce document confirme en tous points les persécutions et tracasseries dont notre camarade est continuellement l'objet de la part de la Tcheka léniniste ».

Camarade, n'ayant pas l'honneur d'appartenir à l'Internationale Communiste, je vous prie d'être l'interprète de ma requête auprès de son comité exécutif.

Disciple de Kropotkine depuis plus de trente ans et son ami personnel, ainsi que celui de J. Grave, M. Neflaou, Galliani et autres idéologues et militants, pour la Révolution Sociale, je suis venu m'installer en 1917 à Moscou, où habitait alors Kropotkine. Je commençai, la même année, et en contact d'idées avec lui, la publication d'une série de brochures et « lus tard, d'une petite feuille périodique « Potchke » (L'Initiative).

Je ne me bornai pas seulement à rédiger mes publications, mais je les composai moi-même, tandis que mes fils les imprimaient dans une toute petite imprimerie installée par moi dans ce but, sans avoir le moindre recours au travail salarié et exploité.

Je suis parvenu à continuer mes publications jusqu'en 19 mars 1923, malgré toutes sortes de tracasseries et persécutions : j'ai été deux fois emprisonné ; chacun de mes fils a été emprisonné une fois ; l'imprimerie a été cinq fois fermée. Toutes ces persécutions sont aussi mal fondées qu'iniques ; je me conformais toujours aux lois soviétiques et surmontais, par des démarches pénibles en hauts lieux, l'arbitraire d'une bureaucratie enroulée au hasard, sans stage socialiste sérieux ni mérite révolutionnaire. Ce jour du 19 mars, une perquisition minutieuse fut faite à l'imprimerie par ordre de la G. P. U., et malgré les résultats négatifs de la perquisition, elle fut mise sous scellés. Enfin, un an plus tard, en mars de l'année courante, et en dépit du décret en vigueur (publié dans les « Izvestia », numéro 240 du 26 octobre 1921) qui défend même aux tribunaux la confiscation des moyens de travail en petite industrie, notre petite imprimerie fut, toujours par ordre administratif de la G. P. U., purement et simplement confisquée.

L'illégalité de cet acte est tellement flagrante que le procureur de la République lui-même — Krylenko... a ordonné le 8 avril la révision de l'affaire. Mais comme c'est toujours la G. P. U. qui doit ré-examiner la question, je n'ai aucune garantie d'obtenir justice.

Adversaire, par principe, de l'Autorité, je ne suis pas ennemi de la Révolution Sociale, pour qu'on me traite pis que des bourgeois. Ceux-ci ne peuvent pas être exploités sans jugement, tandis qu'on prive ma famille, en temps de chômage intense, de son gagne-pain pour le bon plaisir administratif (parallèlement aux publications d'idées, nous exécutons aussi à l'imprimerie des petites commandes pour hôpitaux, coopératives, papeteries, etc. : c'était là notre unique source d'existence).

« Dictature du prolétariat » — soit ! Mais cette dictature, pour rester révolutionnaire, doit être dirigée contre le gros capital.



Tournée contre des camarades qui marchent vers le même but communiste mais par d'autres voies (et la « grande expérience » russe n'a pas prouvé que nous ayons tort), elle risque de dégénérer en omnipotence bureaucratique, et frise la réaction.

Si l'Internationale Communiste n'est pas un vain mot et son Comité Exécutif une fiction, je le prie d'interdire à l'après du comité central du Parti Communiste Russe pour empêcher que ne se consomme une nouvelle injustice, et pour prévenir une faute de tactique qui, ajoutée à d'autres faits, comme l'emprisonnement et la déportation administrative des révolutionnaires sincères et dévoués, ne peut que troubler l'opinion et la conscience du prolétariat international.

Avec mes cordiales salutations révolutionnaires et internationalistes,

AI. ATABEKIAN.

Moscou, 28 avril 1924.

La Revue Anarchiste

Le numéro 26, 3^e année, de la Revue anarchiste est en vente.

AU SOMMAIRE :

Auguste Strindberg (Henry Poulaille). — La femme et le héros (suite et fin) (André Colomer). — La Farce macabre, fantoches (Brutus Mercereau). — La Poésie : Trop tard ? (Marcel Mille). — La Pensée anarchiste en Pologne (Jean Salvador). — Revue des Revues (Maurice Willems). — La Vie littéraire : Le Passé, le Présent et l'Avenir du roman rustique (Paul Vigné d'Octon). — A l'Étude du Bouquiniste (P. Vigné d'Octon).

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; extérieur, 2 francs.

Abonnements : 4 mois France 6 fr., extérieur 7 fr. ; 8 mois France 12 fr., extérieur 14 fr. ; 12 mois France 18 fr., extérieur 21 fr.

Administration 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).
Chèque postal : 586-65.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Elle a chômé un peu tous ces temps-ci. Que mes lecteurs m'excusent, mais on ne fait pas toujours tout ce que l'on veut.

J'avais dans une récente chronique fait allusion au *Voléur*, de G. DARIEN, sur lequel le *Pris des Méconus* rappelle un peu l'attention des fous. Je déplorais que la maison d'éditions Stock et Cie ne fit pas une réédition populaire de ce remarquable bouquin (au lieu ou en plus de la réédition annoncée pour nouveaux riches !). Je le déplore encore, car à ma connaissance rien ne se prépare.

Je m'étonnais aussi de voir ressortir de l'ombre ce bouquin. Un sympathique hurluberlu royaliste — je dis sympathique car le Lougre est intelligent, malgré qu'il « marche » parfois un peu trop dans les bobards du Royal Pourceau — Henri Duthell m'envoya à ce sujet quelques lignes que je me promets depuis longtemps de vous communiquer. J'espère qu'elles intéresseront tous ceux qui ont lu le *Voléur*, et qu'elles feront plaisir à ceux qui curent Darien : il doit bien en rester quelques-uns.

J'en cède donc la parole à Duthell :

Je ne suis pas membre du jury pour le *Pris des Méconus*, mais c'est moi tout de même qui ai voté pour Darien et son *Voléur* lors de l'enquête de *Dérive* et de l'*Eclair*. Ma voix a trouvé de l'écho... j'en suis aussi content que vous, plus peut-être, car je dois beaucoup à Darien. C'était un ami intime de mes oncles, qui sont ou furent (à vingt ans) aussi anarchistes que vous l'êtes resté. Il me prit en affection, et de 1905 à sa mort, je n'ai jamais cessé de lui écrire et de le voir assis souvent que les circonstances le permettent. En 1920, c'est lui qui surveilla l'impression et corrigea les épreuves de mon premier recueil de vers ; sa femme, une Allemande exquise, qu'il avait épousée à Londres, aux jours les plus sombres de sa vie, était, par sa sagesse et son bon goût à travers les forêts touffues de la littérature germanique, pendant mes séjours d'étude en Bavière et en Autriche. En 1913, j'allais chaque jour retrouver Darien rue de Fursenberg, où se trouvaient les bureaux de sa revue *Henry-Georgienne* : « l'Impôt unique », et je travaillais avec lui, au mois d'octobre, en partant pour la caserne, je savais par cœur plusieurs pages de « *Bas les Coures !* », et j'étais décidé à déserter si l'on m'envoyait au Maroc emmerder et bouillir les patriotes marocains — ce qui se faisait beaucoup à cette époque (1). Au lieu de ça, c'est nous qui fumes envahis, emmerdés et bouillies par mes vieux copains les bons boches de Munich, Nuremberg et autres lieux. En outre, l'armée française n'était pas si abominable que j'avais pu le croire en écoutant le gros homme rouge et exalté qui avait écrit — et vécu ! — « *Biribi* », etc. Mon antimilitarisme ne résista pas à l'épreuve des faits (2), et je devins sceptique, quant aux idées de Darien. Je n'en restai pas moins fidèle à son amitié, et je continuai à admirer fort son talent de littérateur véhément, emporté, caustique, souvent absurde, toujours poignant. Quel contraste entre lui, corpulent, sardonique, cynique, et sa femme, frêle et sentimentale éperdument à l'allemande... Naturellement, elle l'adorait.

Au cours de la guerre, nous deux déjantés nous sommes ensemble, chez mes oncles ; ou chez lui, rue Saint-Placide. Jusqu'à sa fin prématurée, nous deux déjantés très liés. Dans ses dernières années, il n'avait pas

assez de sarcasmes pour le « *peup* » et ne voyait plus de santé et de salut que dans la toute petite bourgeoisie, la classe moyenne si vilipendée par les écrivains de sa génération (Celle opinion est dans l'air aujourd'hui, vous la retrouverez sous des plumes aussi différentes que celles de René Dunan « *Triple Caresse* » et de La Fouchardière.)

Darien a eu sur ma formation une influence énorme. Et je n'ai acquiescé qu'une faible partie de ma dette envers lui en désignant au suffrage des jurés du *Pris des Méconus*, son bouquin qui est bien, comme vous le dites, « un inoubliable et authentique chef-d'œuvre ! ». Tardive réparation, dont malheureusement (moins heureux que Fèvre et que Beaubourg) il ne profitera pas. Toute sa vie, il s'est débattu contre des ennemis d'argent. Son indépendance, ses coups de boulot de sanglier lui ont fermé les portes que lui ouvrait son remarquable talent. Quand Gémier joua son « *Biribi* » au Théâtre Antoine, il ne trouva rien de mieux, dès la troisième représentation, que d'engueuler André Mégarde comme un poisson pourri. On pourrait citer mille traits semblables. Ainsi s'explique en partie la savante conspiration du silence organisée autour de son nom et de son œuvre (Cf. Léon Bloy)...

N'est-ce pas que le portrait se dresse assez bien ! Et que ceux qui n'ont pas connu Darien autrement que par ses œuvres, voient se dessiner un auteur bien conforme au bonhomme que l'on imagine. Un bon bougre, violent, sincère, véhément et dont les convictions passionnées troublaient même les petits bourgeois qui l'approchaient. Hélas, ils ont bien mal interprété son exemple. Voici comment continue Duthell, tenu à moins de sincérité que le Cochon Daudet, plus simplement cynique que ses patrons :

Une leçon de mépris se dégage de tout ceci. L'enseignement que je retire non seulement des écrits et des discours de Darien, mais de son exemple, ressemble fort à celui que Vautrin dispensa à Ruy-Brempré. Ne m'imitez pas dans cette révolte ouverte qui m'a mis au ban d'une société ignoble mais puissante. Jugez-la si tu le veux, aussi impitoyablement que moi, la vieille garce. Mais n'aie pas la faiblesse et la sottise d'ériger tes jugements en dogmes auxquels on se sacrifie pour la beauté du geste. L'intransigence est une attitude naïve, qui peut emballer un adolescent naïf, mais qui est indigne d'un homme fait. Les véritables vainqueurs de la putain, ce sont ses maquereaux...

Sans commentaires, n'est-ce pas ?

Des bougres que les scrupules n'étouffent point, ce sont les dirigeants de *Clarté*. Dans le numéro du 1^{er} mai, ils viennent enfin de désavouer Anatole France en un éditorial intitulé *Prenons nos distances !* (Puis-je rappeler modestement que dans *Les Humbles* de juin 1919 — il y a cinq ans, Parisienne ! — répondant à Victor Cyril qui me priait instamment d'adhérer à *Clarté* patronné par Barbusse, Anatole France, Paul Brulat, etc., etc., je republiai *Sur la Voie glorieuse* du... maître et indiquai nettement que je ne voulais point supporter le voisinage d'un tel guerrier en pantoufles !). C'est une évolution bien tardive, mais que nous signalerions cependant avec plaisir, si l'on ne s'y mêlait la plus insigne mauvaise

foi ! L'article débute en effet par ces quelques lignes :

Le jubilé d'Anatole France a donné lieu à une curieuse et significative manifestation. De l'extrême-droite à l'extrême-gauche (3), en montant ou en descendant la gamme des écoles et des partis, les intellectuels français ont fait l'union sacrée sur le nom de l'illustre vieillard.

Seuls, parmi la troupe serrée des hommes mûrs, des hommes d'âge et de ceux qui marchent tranquillement sur leurs traces, quelques jeunes littérateurs, dont la plupart d'ailleurs se vaudraient dernièrement avec une sincérité plus ou moins roublarde sur la tombe de Barrès, ont cru devoir faire défection. SANS MANIFESTER TOUTEFOIS LEUR SENTIMENT AUTREMENT QUE PAR LE SILENCE !...

Et voilà comment on écrit l'histoire !

Ma longue protestation dans le *Liberateur* du 13 avril, ma campagne de cinq ans, quasi ininterrompue dans *Les Humbles* : tout cela ne compte pour rien.

Parjaneuse escamote aussi bien que Paul Reboux !

C'est parfait !

Maurice WILLENS.

(1) Et se fait encore beaucoup, mon vieux Duthell !

(2) J'ajoute que Duthell fut secrétaire d'état-major. Vie de bureau, cigarettes, petites femmes : la vie de caserne est supportable ainsi... pour qui a une âme de bureaucratie ! Et vive la patrie, n'est-ce pas, Duthell ?

(3) Pas jusqu'à « *Liberateur* » ! Mais bien jusqu'à « *l'Humanité* » (et l'article ridicule de Chénèvière-Crainquebelle en tête d'un numéro du début d'avril !). Que n'ai-je pas dit au lecteur de « *Clarté* » qui lit aussi « *l'Humanité* » ! Et que doit penser le lecteur de « *Clarté* » qui lit cet éditorial et qui a lu dans « *Paris-Soir* » les lignes louangeuses de Henri Barbusse, directeur de « *Clarté* » (!!!) sur le maître Anatole France ?

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations de « *Clarté* » qui lit aussi « *l'Humanité* », nous ne signerions pas son établissement.

Mais nous recommandons ici, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes

Théâtres lyriques

OPERA. — Relâche.

OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Quand la cloche sonnera.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 30 : La Fille de Mme Angot.

TRIAXION-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Lakmé.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 15 : La Dépositaire.

ODEON. — 20 h. 30 : Terre inhumaine.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 heures : Le Maître de forges.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30 : Six personnages en quête d'auteur.

THEATRE DES ARTS. — 21 h. : L'Echance.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 h. : Le Chemin des Écoliers.

VEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45 : Soirée Ronsard.

MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : Les Ballets russes.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 30 : Héritage.

Cabarets artistiques

LE CARILLON. — 21 heures : Jeux où l'on

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Grofé, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martini.

« *Chambre à louer* », revue — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Ab

LES CHANSONNIERS Jean Rieux, de

LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel. —

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon).

avec Denise. Il a compris qu'il n'arriverait à rien dans les lettres et a suivi l'exemple de Finek. « Devenir enfin un homme utile. Vivre, n'est-ce pas cela... vivre ? »

Quatre ans ont passé. A défaut des fumées de la gloire, André connaît la joie de vivre, encore que toujours trop emballé, il ait dévié vers son nouvel état le fanatisme qu'il avait pour la littérature. Comme par le passé, il vivait dans l'avenir. Il se voyait à la tête d'une exploitation splendide — il étonnait tout le monde... Il avait en tête, dès que marié, de réaliser au plus tôt ses espérances. Il avait fait des calculs précis et, théoriquement, ses projets étaient réalisables. Mais il n'était pas d'une nature à patienter dix ans pour l'exécution d'un rêve. Il fait folle sur folie avec l'argent dont il est devenu maître. Les revenus espérés sont loin d'être atteints. Il court vers la ruine. Mais il se refuse de songer longtemps à ces terribles perspectives. A quarante lieues à la ronde, aucune exploitation ne surpasse la sienne. Cela flatte sa vanité. Mais la période noire approche. Elle ne tarde pas et s'abat terriblement, insensée. Denise accouche prématurément d'un fils et meurt après d'horribles souffrances. L'enfant la suit presque aussitôt. Toute la fin de ce roman est d'un tragique inouï, peut-être inatteint encore avant Roger Martin du Gard.

La mort de Denise est décrite sobrement, mais elle est d'un relief saisissant. Ce récit est noir, autant que les pages les plus impressionnantes de « *Jude l'Obscur* » ou du livre de « *Goha le Simple* ». C'est, sans chiqué, de la vie, tellement vivante, qu'on se sent emporté, arraché, emporté hors du livre, pour être jeté aux côtés d'André, à souffrir près de lui, comme lui impuissant. Voilà des pages qui doivent être connues.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Le « paria » étant malade et dans l'impossibilité d'écrire pendant quelques jours, son remplaçant formule le vœu qu'il guérisse au plus vite. Et les lecteurs seront certainement de cet avis.

Qu'on me permette de signaler certains traits électoraux qui caractérisent bien l'indigente mentalité des électeurs.

Dans le Nord, le citoyen Inghels, député socialiste sortant, n'a pas été réélu. Il fil cependant une rude campagne contre les gros sinistrés qui ne sont pourtant pas la grande foule dans les régions électorales. C'est à croire que les petits sinistrés, qui sont légion, sont des ingrats ou bien se trouvaient de sortie le 11 mai. La chose est d'autant plus bizarre que dans les colistiers socialistes qui ont été élus, aucun n'a fait le « travail » du malheureux Inghels. Les électeurs sont des mufles !

A Paris, le candidat « communiste » Henri a été élu. Ses « camarades de combat » en ont été les premiers surpris. Il y a de quoi. Débarqué d'un secteur comme indésirable, il fut employé comme bouchetrou dans la liste d'une autre circonscription. Avec les incidents de la « Famille Nouvelle », où il joua le rôle de pourvoyeur judiciaire, il fut question de le balancer à nouveau, car il ne constituait pas une réclamation bien solide pour le Bloc ouvrier et paysan. Le gaillard est maintenant député, ce qui donne une drôle de mentalité au communisme électoral. Les électeurs sont des aveugles.

En banlieue parisienne, deux candidats communistes avaient le même nombre de voix. Suivant la doctrine soviétique, ils auraient pu siéger et passer à la caisse à tour de rôle. Mais le plus âgé réclama le bénéfice de la loi bourgeoise et fut proclamé élu. Son malheureux ex-æquo se vengea en allant clamer dans les sections que l'autre était le député du « retour d'âge ». Les électeurs ne sont pas des calculateurs !

L'équipe clémenciste est par terre. Tardieu a été battu deux fois, à coups de pied dans le derrière aux réunions, à coups de bulletins dans les urnes. Le juif Mandel s'était accouplé avec un authentique curé papiste, dans le Médoc. Le rattachon est élu, le circoncis est sur le sable. On croirait à la revanche de Jésus sur l'iscariote. Les électeurs ne sont pas des farceurs !

La bande royaliste est nettoyée. Léon Daudet ne peut plus signer « député de Paris ». Cela fait une ligne de moins dans l'organe fleurdelysé. Et c'est une occasion pour Maurras de pressurer un peu plus les poires. La part des candidats malheureux remplace la part défunte et enterrée des combattants. Daudet, n'ayant pas réussi dans son appel aux électeurs, fait un rageur appel aux armes. Il part en guerre contre le Bloc des gauches comme il est parti en 1914 contre les Boches... mais il prendra encore le train pour Amboise. Pourquoi la foire électorale a-t-elle été aussi néfaste au plus bouffon des pitres ? Les électeurs sont de mauvais spectateurs !

Le Bloc ouvrier et paysan a obtenu 230.000 voix dans la Seine. L'Union départementale des Syndicats ouvriers unitaires n'a que 60.000 cotisants. Est-ce plus difficile d'être syndiqué qu'électeur ? Le Parti communiste est-il, comme les autres partis politiques, une boutique dont l'électoratisme est le principal article ? Recherche-t-il davantage les voix ignorantes que les révolutionnaires éclairés ? Les électeurs communistes ne sont que des électeurs !

Frères de misère, la foire électorale est finie, la lutte de classes continue. Et comme première et indispensable revendication, exigeons l'ammistie !

INTERIM.

Gare aux travailleurs !

Depuis que le citoyen Henriot est devenu député de l'ignorante tribu des Beni Oul, il pense à son esthétique et à son hygiène. Il ne peut, décemment, représenter salement le Bloc ouvrier et paysan. Et s'il était surtout légendaire comme crasseux, ce n'est pas une raison pour continuer. Nonvelle fonction oblige. Et il ne faut pas être la risée des hussiers du Palais-Bourbon.

Or donc, l'ouvrier vanné a acheté du savon. Très avare, il l'a trouvé cher. Il s'est informé.

Au magasin de gros, on lui a appris que

la plupart des savonneries françaises ont été achetées par des Anglais qui font, pour ainsi dire, les prix à leur guise.

Furieux, le nouveau député a traité les Britanniques de voleurs en général, et les travailleurs, en particulier, de faux frères et de petits bourgeois. On dit même que lors de la rentrée parlementaire, le représentant du deuxième secteur va interpellé ce coquin de Poincaré « sur les mesures que compte prendre le gouvernement pour dégager les savons de France de l'emprise anglaise ».

On ajoute que si les moyens parlementaires sont inopérants, le grand coopérateur, s'appuyant sur un passé de gloire et d'expérience, va fonder une savonnerie coopérative où seraient employés les nourrissons rejetés par la « Famille Nouvelle ».

La Vie des Lettres

Rémy de Gourmont

Rémy de Gourmont est un des rares esprits dont on ne saurait trop parler. Tout dernièrement on a édité un volume de ses pensées inédites. Citons-en quelques-unes, au hasard :

« La pauvreté, qui est état propice à la sainteté, est, par cela même, une école de caractère et la puissance aiguillon, pour un grand esprit, aux entreprises hardies. Sans elle, l'humanité s'endormirait dans une médiocrité satisfaisante et on ne connaîtrait plus de héros de la pensée ou de l'action. »

« Dans le génie, comme dans toutes les intelligences, il existe une dualité qui résulte de la tension minima ou maxima avec laquelle il travaille. De là vient que les hommes extraordinairement doués peuvent paraître égaux et même inférieurs à la généralité dans la vie courante, quand, par dédain ou par lassitude, ils s'abandonnent à la paresse mentale. »

Comment traduire mieux le carpe horam des anciens que ces quelques lignes de Gourmont : « Il est une heure, et une seule, pour vendanger la vigne ; le matin, le raisin est dur ; le soir, il est trop sucré. Ne perdez vos jours ni à pleurer vers le passé ni à pleurer vers l'avenir. Vivez vos heures, vivez vos minutes. Les joies sont les fleurs que la pluie ou le vent ou qui vont s'éteindre au vent... »

Et que doit penser Pierre Hamp, apologiste du travail rénovateur, de cette remarque : « Nous en sommes arrivés à ce degré d'imbécillité qui fait regarder le labeur non seulement comme honorable, mais comme sacré, alors que ce n'est qu'une nécessité triste... »

Citons encore ce jugement : « Quand Zola, cet artiste génial et ignorant, comme presque tous les grands créateurs, inventa le roman expérimental, basé sur des sciences dont il ne connaissait que l'étiquette, il fallut voir l'étonnement des savants devant le profond savoir du romancier qui établissait l'arbre généalogique du haras des Rougons-Macquart ! Et dire que maintenant ce fatras de pseudo-science est ce qui rend insupportables les deux tiers de la grande œuvre, dans laquelle se confondent les beautés de Michel-Ange et les pédanteries d'un apothicaire ! »

Et combien d'autres pensées de Gourmont devraient être citées si la place ne manquait. Seule, une ombre vient planer sur la figure, pourtant si sympathique, de l'auteur des *Épilogues* : sa conduite en 1914. Et Paul Léautaud, le fin et sympathique Léautaud, a raison lorsqu'il écrit (Les Nouvelles Littéraires, 10-5-24) :

« Il est bien dommage qu'il (Remy de Gourmont) ait failli au début de la guerre. Il aurait pu être du petit nombre de ceux qui, jugeant les événements sous leur vrai jour, se refusaient en silence à être dupes. Il tomba au contraire dans l'illusion et la crédulité. Il était en vacances. Il entra à Paris. Il arriva au Mercure et s'efforçant dans son faux état d'il dit cette naïveté : « C'est tout de même beau, la solidarité. » Il renia publiquement le jougué patriotisme, un petit pamphlet qu'il avait écrit dans sa jeunesse et qui n'avait pourtant jamais mérité d'être réédité. Il se trouvait au journal La France. On a réuni ces articles dans un petit livre posthume : *Pendant l'Orage*. Il y donne dans les motifs et le vocabulaire de la circonstance. Il y dénature même une page de Candide, sur la guerre des Abares, pour la tourner uniquement contre les Allemands. Cette débauche me le gèle. Je pense qu'il ne la regretterait pas peu aujourd'hui. »

Georges VIDAL.

HOMMES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Roger Martin du Gard

par HENRY POULAILLE

Le lendemain même, il part dans la propriété que ses parents possèdent à Fontainebleau. Il prend ses repas à l'annexe du Grand Hôtel et là rencontre une belle jeune fille russe, dont il devient l'ami. Près d'elle, qui l'aide, la pièce avance. Des jours heureux passent, mais dès qu'elle lui annonce qu'elle a lâché le type qui l'entretenait, André s'effraie. « Les suites », pense-t-il. Il fuit. Ce n'est que loin d'elle qu'il découvre que, faute de son inspiration, il n'a peut-être rien, et à côté des autres ébauches, la tragédie dormira à jamais. Malgré cela il critique toujours : « La littérature contemporaine meurt d'habileté, formule-t-il. Pas d'œuvres supérieures. Ah ! Tolstoï !... » Il tente de faire de la psychologie, mais deux visites lui suffisent, il n'y songe plus. Les saisons passent. Une nuit de spleen, il écrit à Bernard : « Période atroce, je souffre à désirer mourir. Je ne fais rien. » Il se figure que c'est sa famille qui le gêne, s'il ne fait rien c'est la faute du milieu médiocre où il se débat. « Ah ! si se débattaient sans répit... en vain. Oh ! le spectre du raté, comme il me hante ! »

A ce moment, surgit la figure de Valentine Diné-Dethieux, la nièce de l'académicien de Surgères, un de leurs voisins. Il

rêve d'en faire sa femme. Il pense à un livre de vers, il s'arrête après avoir composé un poème genre Samain... Il n'a plus de goût. Le papa Mazerelles apprend le flirt d'André et se fâche... C'est un mauvais parti, elle n'a pas le sou. André se rebelle. Son père parle de le renier. Tant pis. Il ne cédera pas. Contre le gré de son père, il va à une soirée où il attend en vain celle qu'il rêve d'épouser à ses côtés. Lorsque, quinze jours plus tard, il la revoit, il a réléché. Finek, sur ces entrefaites, est revenu d'Amérique, il a lâché les lettres pour l'agriculture, il est heureux, va se marier bientôt. Cela n'est pas sans influencer sur André et la menace de son père aidant, il expliquera à Valentine tout ce qu'il y a de contraire leur union. Mais elle n'écoute pas : « Je vous aime », répond-elle. Mais déjà Mazerelles s'est complètement détaché d'elle. Il rêve d'arranger sa vie, de devenir agriculteur, lui aussi, et il sourit à une jeune cousine de Valentine, Denise Heurteaux, qui est millionnaire, elle. Pour André, cependant, Valentine a rompu avec son fiancé, le fils de Souchères qui est infirme. Elle voit tout à coup qu'André ne pense plus à elle, — il flatte sa cousine, la campagnarde riche.

Quelques semaines plus tard, Bernard reçoit une lettre du Var. André s'est marié

avec Denise. Il a compris qu'il n'arriverait à rien dans les lettres et a suivi l'exemple de Finek. « Devenir enfin un homme utile. Vivre, n'est-ce pas cela... vivre ? »

Quatre ans ont passé. A défaut des fumées de la gloire, André connaît la joie de vivre, encore que toujours trop emballé, il ait dévié vers son nouvel état le fanatisme qu'il avait pour la littérature. Comme par le passé, il vivait dans l'avenir. Il se voyait à la tête d'une exploitation splendide — il étonnait tout le monde... Il avait en tête, dès que marié, de réaliser au plus tôt ses espérances. Il avait fait des calculs précis et, théoriquement, ses projets étaient réalisables. Mais il n'était pas d'une nature à patienter dix ans pour l'exécution d'un rêve. Il fait folle sur folie avec l'argent dont il est devenu maître. Les revenus espérés sont loin d'être atteints. Il court vers la ruine. Mais il se refuse de songer longtemps à ces terribles perspectives. A quarante lieues à la ronde, aucune exploitation ne surpasse la sienne. Cela flatte sa vanité. Mais la période noire approche. Elle ne tarde pas et s'abat terriblement, insensée. Denise accouche prématurément d'un fils et meurt après d'horribles souffrances. L'enfant la suit presque aussitôt. Toute la fin de ce roman est d'un tragique inouï, peut-être inatteint encore avant Roger Martin du Gard.

La mort de Denise est décrite sobrement, mais elle est d'un relief saisissant. Ce récit est noir, autant que les pages les plus impressionnantes de « *Jude l'Obscur* » ou du livre de « *Goha le Simple* ». C'est, sans chiqué, de la vie, tellement vivante, qu'on se sent emporté, arraché, emporté hors du livre, pour être jeté aux côtés d'André, à souffrir près de lui, comme lui impuissant. Voilà des pages qui doivent être connues.

C'est un des plus grands morceaux de notre littérature et de toutes les littératures. Cet ouvrage est trop oublié. « Devenir » est un livre que nul ne doit ignorer. Nous sommes loin de Philippe, loin du Renard de « *Ragotte* », loin de Rolland. On évoque des noms — Zola, Balzac, Mirbeau. Mais c'est davantage à Hardy ou à Dostoevsky (3) qu'il faut se reporter. Cette mort de Denise, c'est plus que de la littérature. C'est de la vie — rien que de la vie — mais tellement ca...

M. Mazerelles est venu pour l'enterrement. Il est resté quinze jours, mais est obligé de repartir. Il conseille à André de vendre au plus tôt. Mais André est lié par l'hypothèque. Il est rivé. Dans six ou huit ans peut-être, sera-t-il libéré. « Enfin, reprend le père, tu feras comme tu voudras... à ta guise !... »

André, une fois de plus, comprend à quel point le malentendu qui dure depuis ses jeunes ans, est irrémédiable. A quel point, toujours, ils resteront deux.

Peut-être y a-t-il de sa faute à lui, mais quelle part aussi en incombe à l'autre.

Et tandis que l'angoisse emporte son père, André saisit la signification de la Solitude.

Seul...

Une épigraphe de Montaigne clôt le roman : « Nous n'allons pas, on nous emporte comme les choses qui flottent ors doucement, ors avecques violence, selon que l'eau est treuve ou bonasse. »

Nos lecteurs ne se plaindront sans doute pas que nous nous soyons arrêtés si longuement sur ces deux œuvres. De la première, une certaine d'exemplaires furent peut-être mis en circulation. Quant à « Devenir », nous apprenons que l'auteur a in-

terdit à la « Nouvelle Revue française » de la rééditer. On ne peut que regretter que telle soit la volonté de M. Martin du Gard. Il exagère quant à l'insatisfaction de soi-même. Quelle leçon de modestie pour maints plumeux qui feraient mieux, eux, de ne pas écrire.

JEAN BAROIS (1)

Jean Barois est l'un de plus grands livres de notre génération. Nous voudrions pouvoir en parler longuement, mais déjà notre étude a débordé les cadres que nous nous étions fixés. D'ailleurs, il serait impossible de le résumer, et puis, la *Nouvelle Revue Française* l'a réédité en deux tomes, qu'il est très facile de se procurer. Personne n'a le droit d'ignorer une œuvre comme celle-ci. Dans *Jean Barois*, plus encore que dans *Devenir*, peut-être on perçoit le « Cri de la Vie ». Non seulement un cri, mais les mille cris divers de la vie. Ce livre est un ensemble de documents et un document. C'est tout ce que le roman d'un homme. C'est surtout cela, mais aussi le roman d'une époque, et quelle fébrile époque que celle-ci — puisque celle du Dreyfusisme.

C'est le drame d'une conscience cruellement aux prises avec la vie. Une âme vivante et hante, dépeinte dans son air joir le jour, au milieu des formidables événements, d'une crise inoubliable qui secoue toute une génération et dont les soubresauts parviennent encore jusqu'à nous.

(A suivre.)

(1) Editions de la « Nouvelle Revue française », 2 volumes, en vente à la Librairie sociale, 9, rue Louis-Blanc. Lire sur Jean Barois l'étude très belle de Jean Schlumberger, numéro du 1^{er} janvier 1914 de la « Nouvelle Revue française ».

A travers le Monde

ROUMANIE

UN CONFLIT RUSSO-ROUMAIN EST-IL PROBABLE ?

Rome, 14 mai. — On mande de Bucarest à la « Tribune » que les milieux militaires roumains sont préoccupés par les continuelles armements de la Russie. L'armée rouge, — continue le même télégramme, — est aujourd'hui bien mieux armée qu'au temps de la guerre contre la Pologne ; la discipline y est plus rigoureuse que sous le régime tsariste ; les uniformes ont été également entièrement modifiés ; la cavalerie est excellente ; l'aviation a fait des progrès. Il semble que l'industrie russe soit adonnée à la production des gaz empoisonnés.

La Roumanie, de son côté, s'efforce d'accroître le nombre de ses divisions de cavalerie. Le ministre roumain à Athènes a donné au gouvernement grec l'assurance que la mobilisation de trois classes par la Roumanie est simplement due aux manœuvres de printemps qui n'ont pas eu lieu depuis dix ans. Le gouvernement grec a répondu que la Grèce avait une politique pacifique. Si donc un conflit intervenait entre la Russie et la Roumanie, la Grèce n'y entrerait que dans le cas où la Bulgarie profiterait de la situation et attaquerait la Roumanie.

(Un certain nombre de nouvelles tendances concernant la situation à la frontière russo-roumaine ont été répandues ces jours-ci ; plusieurs venaient de Rome. Nous donnons le télégramme ci-dessus sous les plus expresses réserves.)

ITALIE

QUAND ON EST REVOLUTIONNAIRE !

Rome, 14 mai. — Les journaux donnent des renseignements sur la manière dont le président des commissaires du peuple, Rykoff, s'est rendu récemment en Italie.

Rykoff arriva en Italie par la ligne Vienne-Venise. Le gouvernement italien lui facilita le voyage ; son passeport était au nom de l'ingénieur Popov. Rykoff s'arrêta quelques jours à Venise, puis à Florence. Il poursuivit son voyage vers Rome où il resta trois jours, logeant dans une pension de la Via XX Settembre. Il s'abstint d'aller à l'ambassade russe. Deux jours après son arrivée, Rykoff eut des entretiens avec M. Mussolini et avec le sénateur Contarini.

Hum ! pour des gens qui se prétendent révolutionnaires et qui firent, dans les élections, avec ce cri « guerre au fascisme ! » ils ne vont pas mal.

Leur ambassadeur a, comme première tâche, d'aller congratuler Mussolini. Quels magistrats coups de pieds au derrière perdent leur emploi !

ANGLETERRE

LE MIROIR AUX ALOUETTES

London, 14 mai. — D'après le « Daily Express », le premier essai important des socialistes aura lieu aux Communes : on discutera bientôt un projet de loi sur la nationalisation des mines.

Enfin, on va appliquer le programme socialiste ! Quelle drôle d'histoire, tout de même ! Mais on va bien rire à la décision des résultats. Etat-patron ou patron privé... l'ouvrier sera toujours dupé !

COLLISION ENTRE DEUX VAPEURS

London, 14 mai. — Par suite de l'épais brouillard qui régnait la nuit dernière sur la Manche, le vapeur norvégien « Bors » et le navire allemand « Sirius » sont entrés en collision et ont subi des avaries assez sérieuses.

Toutefois, les deux navires ont pu regagner le port de Southampton par leurs propres moyens.

ALLEMAGNE

VERS L'ETOUFFEMENT ?

Berlin, 14 mai. — Les pourparlers en vue de l'arbitrage du conflit rhéno-westphalien commenceront ce matin au ministère du travail.

L'union des mines sera représentée à ces négociations par le directeur général Wis-

cott et l'ingénieur des mines Helling. Le syndicat libre des anciens mineurs, par Schmidt et le syndicat chrétien par Stager et Imbusch.

Bien que les deux parties déclarent qu'elles s'efforceront de mettre fin au conflit le plus tôt possible, il n'est pas probable que les négociations aboutissent aujourd'hui.

Nous aurions été étonnés si les patrons n'avaient pas cherché à étouffer le conflit par un arbitrage.

Les ouvriers se laisseront-ils faire ?

UN MEURTRE POLITIQUE ?

Berlin, 14 mai. — Il y a quelque temps, on téléphonait à la police de Berlin-Hermesdorf qu'un certain Grütte Lohder avait assassiné un « espion » dans la forêt de Tegel, pour des raisons politiques. Grütte fut immédiatement arrêté. C'était un jeune homme de dix-sept ans, sur lequel furent trouvées des lettres de recommandation du leader raciste Wulle. Grütte ne fit d'ailleurs aucune difficulté pour reconnaître son acte, dont il se vanta au contraire. Il avait déclaré-t-il, assassiné un certain lieutenant Müller, traître à la cause raciste, et qui avait fourni des renseignements à la « Rote Fahne ».

Mais la commission criminelle s'étant transportée dans la forêt de Tegel, ne put découvrir le cadavre du lieutenant Müller. Perquisitions, enquêtes, recherches, n'y eurent rien, et les autorités, croyant à une forfaiture de la part d'un gamin, firent relâcher Grütte.

Or, on a fini par découvrir, hier, le cadavre du lieutenant Müller, mais Grütte a disparu, et se garde bien, maintenant, de donner signe de vie.

Et il n'a peut-être pas tout à fait tort !

POLOGNE

UN ECHANGE DE NOTES GERMANO-POLONAIS

Varsovie, 14 mai. — La légation allemande de Varsovie a adressé récemment au gouvernement polonais une note verbale dénonçant une soi-disant persécution d'Allemands en Haute-Silésie polonaise. Cette note, qui rend justice, d'ailleurs, aux mesures prises par le voïvode de Silésie, exprime la crainte que ses décrets ne soient pas exécutés par les autorités subalternes. La note attire, en conclusion, l'attention du gouvernement polonais sur les conséquences graves qui pourraient résulter de la persécution d'un tel état de choses.

Dans sa réponse, le ministre des affaires étrangères polonais constate que la note allemande ne cite aucun fait concret pouvant être l'objet d'une enquête administrative ou judiciaire, et que les mesures adoptées par les autorités de Haute-Silésie ne peuvent être l'objet d'une discussion diplomatique.

Le ministère des affaires étrangères exprime son étonnement de l'attitude prise par le gouvernement allemand, attendu qu'aucun dommage n'a été occasionné aux personnes ni aux biens des ressortissants allemands. Il souligne que le gouvernement polonais ne voit aucun motif pour apporter des modifications dans l'attitude strictement correcte et légale des autorités de Haute-Silésie.

RUSSIE

L'INCIDENT GERMANO-RUSSE

On mande de Moscou : L'ambassadeur du Reich, M. de Brockdorff-Rantzau, s'est entretenu longuement avec M. Litvinov du conflit germano-soviétique.

Le gouvernement des Soviets formule les exigences suivantes :

1° Des excuses seront présentées dans la forme requise par les usages internationaux ;

2° Pour éviter la répétition de l'incident du 3 mai, l'exterritorialité de la délégation commerciale russe — exterritorialité reconnue par le traité de 1921 — sera confirmée ;

3° Les auteurs responsables et les exécuteurs de la perquisition opérée à la délégation commerciale russe seront punis ;

4° Des dommages-intérêts seront payés. La délégation allemande a été arrivée à Moscou.

En raison du conflit russo-allemand, la conférence a été ajournée sine die.

A TRAVERS LE PAYS

TEMPETE A LORIENT

Lorient, 14 mai. — La tempête de ces jours derniers a fort éprouvé les balises devant Lorient. La Tourelle noire et blanche des Cheignets a été entièrement détruite. Son emplacement n'est plus marqué que par les brisants qui déferlent sur le plateau des Roches. La station de télégraphie sans fil de Penmarc'h signale d'autre part aux navigateurs la présence de mines dérivantes sur le littoral.

DEUX DERAILLEMENTS DE TRAINS

Béziers, 14 mai. — Pour une cause encore inconnue, trois voitures et la locomotive de l'express n° 853 ont déraillé en gare d'Ardou, sur la ligne de Béziers à Neussargues.

Un autre accident de chemin de fer s'est produit entre les gares de Campagnan et Saint-Pargoire. Quatre voitures de l'express n° 923 ont déraillé. Les dégâts matériels sont importants.

L'ACTE D'UN FOU

Strasbourg, 14 mai. — Mlle Marthe Heymann, 21 ans, devant se marier bientôt, s'était rendue hier à l'ancien hôtel continental de Strasbourg, transformé depuis peu en un établissement commercial. Elle avait lu une annonce d'un journal, avisant qu'une installation de bains était à vendre à cette adresse.

Inquiet de ne pas la revoir, vers 21 h., son père prévint la police. Des agents se rendirent à l'ancien hôtel, et découvrirent le sac à main de la jeune fille qui traînait dans un corridor, puis, dans la cave, des vêtements et du linge ensanglantés et mis en lambeaux.

Le concierge de l'immeuble ne tarda pas à être arrêté. C'est un nommé Jean Blies, 54 ans, originaire de Wissembourg. Il ne put résister à un interrogatoire serré, et avoua qu'il avait assassiné la jeune fille. Lorsque Mlle Heymann s'était présentée à l'hôtel, il avait tenté de la violer. Exaspéré par la résistance de la jeune fille, il l'avait étranglée, puis assommée avec une pelle. Enfin, il avait mis le corps dans un sac et l'avait transporté sur une charrette jusqu'au canal du Rhône au Rhin, où il l'avait jeté près de l'écluse 85. Le cadavre a été retrouvé en effet à cet endroit.

Le pauvre dément a été écroué.

ACCIDENT D'AUTOMOBILE

Beaune, 14 mai. — M. Saugéot, propriétaire à Painblanc, près Beaune, rentrait de promenade en automobile vers 8 heures du soir, avec son fils âgé de 14 ans. Au pont de Bellefont, un pneu éclata et la voiture, capotant, se renversa sur les occupants.

M. Saugéot s'en tira sans blessures. Mais son fils fut tué sur le coup.

LES MEFAITS DE L'ARGENT

Charolles, 14 mai. — Le cultivateur Claude Marchand et son cousin François Marchand, tous deux âgés de 59 ans, vivaient depuis plusieurs années en mauvaises intelligences pour des questions d'intérêt.

Apercevant son cousin devant une habitation voisine de la sienne, François Marchand l'injuria et lui tira par une lucarne un coup de fusil.

Le malheureux fut tué net. En même temps, deux de ses fils, âgés de 22 et 16 ans, ont été blessés.

Après son acte, Marchand se barricada chez lui où il fut arrêté.

N'est-il pas étonnant de voir à quelles extrémités peuvent pousser les questions d'argent !

CHUTE MORTELLE D'UN CYCLISTE

Montluçon, 14 mai. — Louis Reignier, âgé de 17 ans, qui se promenait à bicyclette, est tombé de sa machine. Relevé grièvement blessé, le malheureux succomba peu après.

JEAN MARESTAN

L'Éducation Sexuelle

Nouvelle édition revue et augmentée. Contre les Moralités néfastes. — Physiologie et préservation sexuelles. — Pour l'Union libre. — Pour la bonne Maternité.

Prix du volume illustré 336 pages : 7 francs. Franco : 7 fr. 50.

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 9, rue Louis-Blanc, Paris (10°)

En lisant les autres...

L'Amnistie

Dans l'Ere nouvelle, Alfred Dubarry fait un appel vibrant en faveur de l'amnistie :

Tous les cris qui sont proférés aujourd'hui, en France, devraient, en effet, si la raison était de ce monde, et si la République était vraiment de ce pays, être couverts, étouffés par ce cri : Amnistie ! Amnistie !

C'est le cri de l'humanité ; c'est même le cri de la sagesse : Amnistie ! Amnistie !

Quand nous le pensons, ce cri, qui, seul, peut forcer l'avenir à montrer moins de haine, moins de méchanceté, moins de ténacité aussi que le monde présent ou notre pays et le monde se débattent, ce n'est pas avec le médiocre espoir de nous contenter de l'amnistie chagrine, parcimonieuse, de l'amnistie au compte-gouttes, à laquelle se sont résolus les gouvernements qui se sont succédés depuis l'amnistie.

L'amnistie que nous réclamons, c'est l'amnistie totale, sincère, pleinement humaine, l'amnistie qui, comme dit mon grand ami Georges Poch, dans son livre de poèmes « les Victimes » :

« Prépare déjà dans l'esprit et le temps Le grand pardon qui doit régénérer la terre... »

Une véritable amnistie française, qui sera comme un prélude à la réconciliation des peuples... Car tout se tient, ici-bas. Et ceux-là sont indignes de rêver la paix universelle, qui se montrent incapables de la réaliser dans leur propre pays...

Or, que vaudrait une paix dont cette amnistie n'aurait pas été le commencement, l'aurore ?... Il faut que nos amis, désignés par le suffrage universel pour siéger au Parlement, la fassent voter, sans aucun retard, pour tous les mutins de 1917, pour ceux qui, en Afrique, en Guyane, exploitent une faiblesse passagère, ou plus souvent d'ailleurs, l'incurie de leurs chefs ; pour ceux qui, à un titre quelconque, sont encore détenus, parce qu'ils ont pensé à la paix quand l'Europe était encore la proie de la guerre ; pour Gaston Rolland, pour Jeanne Morand, pour Jean Goldsky, pour Landau, pour tant et tant d'autres que je pourrais nommer.

Car c'est bien, hélas ! le cas de répéter la phrase fameuse : « Ils sont trop ! »

Nous la réclamons, et nous saurons la faire voter en faveur de tous ceux : communistes, anarchistes, syndicalistes, antimilitaristes, etc., que les prisons ou les bagnes enferment encore.

Certes l'on peut penser qu'il entre dans ces déclarations pas mal de buts politiques. Toutefois espérons que les embastillés en profiteront...

Mais l'Ere nouvelle n'est pas le seul journal à réclamer l'amnistie. Le Peuple, lui aussi, par la plume d'Eugène Morel, réclame la mise en liberté des malheureuses victimes de la réaction :

Une poussée populaire a hissé au pouvoir des hommes se réclamant des idées politiques de gauche.

Le pays a témoigné ainsi son mépris pour les méthodes gouvernementales d'hier ; marqué sa volonté de voir s'ouvrir une ère nouvelle.

Le scrutin du 11 mai signifie avant tout que la France attend avec impatience l'amnistie qui libérera toutes les victimes des conseils de guerre et de l'arbitraire civil.

En se rendant avec un empressement sans précédent aux sections de vote, les citoyens ont eu conscience que leur geste rendait obligatoire la révision de procès iniques, jugés par ordre, sous le règne de Clemenceau et de ses successeurs.

Car, certains hommes ne peuvent se contenter d'une grâce amnistiant — n'est-ce pas, Goldsky ? — qui laisserait planer sur leur personne une suspicion sans cesse renouvelée.

Law, Jeanne Morand, Cottin, Gaston Rolland, cent autres courageux, ne sauraient être privés plus longtemps de l'affection des êtres qu'ils aiment.

A quand la libération de nos amis ?

Billets de théâtre

Dans Paris-Soir, Bernard Gervaise écrit :

M. Naudin, préfet de police, vient d'annoncer son intention de reprendre les hostilités contre les marchands de billets de théâtre. La chasse aux marchands de billets est un truc dans le genre de ce serpent de mer qui sort des eaux chaque année au début de la période estivale. Malheureusement, la rarefaction des coupons d'orchestre ou de balcon est un phénomène commun à toutes les saisons. Vous pouvez vous présenter, bon premier au guichet de location de l'Opéra-Comique, du Français ou de la Gaîté le jour où l'on affiche les spectacles de la semaine ; si vous avez la naïveté de demander une place de prix modéré, on vous répond invariablement qu'il n'y a plus rien. C'est à croire que les spectateurs ont refusé une fois pour toutes d'évacuer la salle et qu'ils attendent sur leurs positions l'épuisement du programme.

En présence de cette situation, on ne saurait

trop vivement encourager les efforts de M. Naudin. Nul doute que les marchands de billets ayant été démasqués par ses soins, le préfet de police s'empresse de publier leurs noms dans tous les journaux. Comme ça, les pauvres cochons de payants que nous sommes saurons enfin à qui s'adresser pour se procurer une place au théâtre.

Sans souhaiter, naturellement, que les foudres de M. Naudin leur tombent sur les épaules, il serait intéressant que disparaissent l'espèce de ces mercantis de bas étage qui accaparent les billets en bloc et les revendent avec bénéfice aux bons prolos qui veulent assister à un spectacle.

Le Gracchius Public déguisé

Dans son torchon, l'Infect nous fait part de ses idées sur les élections :

La coïncidence du 4 mai allemand et du 11 mai français a créé un « Kriegsgesfahrzustand ».

C'est un très grand drame, — mais encore évitable, — qui commence. Poincaré, qui ne nous croyait pas, et qui a maintenu les préfets de Combes et de Caillaux, — responsables des élections du 11 mai, — Poincaré doit être assailli d'après remords ; car c'est un honnête homme et un patriote. Il ne connaît assez pour savoir qu'aucune amertume de non réçu n'entre dans la constatation, que le renouvellement aujourd'hui, de sa méconnaissance quant au syndronisme politique du dedans et du dehors. Qu'aurions-nous fait, André Lefèvre ou moi, dans une Chambre revenue à Malvy et au « Bonnet rouge » ? Assister à la préparation de la banqueroute et d'une nouvelle guerre, dans l'état d'impuissance fonctionnelle de ces malheureux camarades, qu'a peints Claude Bernard. Merd bien ! Vociférer devant des collègues anti-patriotes, ou apatrides, ou vendus à l'ennemi de vains avertissements, cinq minutes, cinq jours, ou cinq semaines avant la catastrophe... très peu pour moi !

Boufre ! mais alors, pourquoi tenait-il tant que cela à posséder son mandat ? Cela nous ramène au renard de la fable.

Très peu pour lui ? — Savoir ce qu'il aurait dit si les électeurs l'avaient désigné comme député. — Oh ! c'est bien simple : il aurait accepté !

Mais où il va fort, c'est quand il dédaigne le suffrage universel après en avoir tant appelé à son bon sens.

Allons, porc ignoble, avouez que ce qui vous fait le plus de peine, c'est de ne plus pouvoir soussigner vos articles : député de Paris.

Pléurez tant que vous voudrez ; cela ne vous rendra pas les 27.000 francs perdus.

GROUPE DE BEZIERS

Aujourd'hui à 20 h. 30

GRANDE CONFERENCE

sur

le Fascisme et l'Amnistie

par

Germaine BERTON et CHAZOFF

La fin de Poincaré

Le gouvernement ayant décidé de remettre au président de la République sa démission le 1er juin, et de se borner, jusqu'à là, à expédier les affaires courantes, la rencontre de M. Poincaré avec M. MacDonald aux Chequers, qui avait été fixée à lundi prochain, n'aura pas lieu. L'agence Reuter a publié à ce propos hier soir l'information suivante :

« Dans les milieux autorisés de Londres, on ne sait rien de précis sur le résultat probable de la crise politique française. Toutefois, l'impression générale semble être que l'on ne doit s'attendre à aucun changement draconien dans la politique extérieure de la France. Le verdict des élections paraît porter exclusivement sur des questions de politique intérieure telles que l'augmentation des impôts, etc. »

« On n'a encore reçu de Paris aucune information indiquant si M. Poincaré viendra au château des Chequers lundi prochain, mais on pense que dans les circonstances actuelles, il n'est guère probable que cette visite ait lieu. »

« On annonce de source également officielle que les milieux diplomatiques anglais sont d'avis que M. Poincaré ayant accepté l'invitation de M. MacDonald, c'est à M. Poincaré qu'il appartient d'annuler la rencontre si tel est son désir. »

« On ajoute, de même source, que dans le cas où un nouveau président du conseil prendrait le pouvoir, une nouvelle invitation à une conférence aux Chequers serait envoyée bien qu'il ne soit pas certain que le nouveau chef du gouvernement français soit en mesure d'accepter tout de suite. »

Potouguine lui jeta un regard morne.

— Ah ! que mes paroles ne vous offensent pas, Grégoire Mikhaïlovitch ; quant à moi, vous ne sauriez me blesser ; et je n'ai pas l'esprit à la plaisanterie.

— C'est possible, c'est possible. Je suis prêt à ajouter foi à la pureté de vos intentions ; je me permettrais toutefois de vous demander de quel droit vous vous mêlez des affaires intérieures, de la vie de cœur d'un étranger, et sur quel fondement vous présentez avec tant d'assurance votre... invention comme la vérité ?

— Mon invention ! Si j'ai inventé cela, vous ne vous seriez pas fâché. Quant à ce que vous appelez le droit, je n'ai encore jamais entendu qu'un homme se soit posé cette question : ai-je ou non le droit de tendre la main à celui qui se noie ?

— Je suis excessivement touché de votre intérêt, interrompit avec vivacité Litvinov, mais je n'en ai nullement besoin, et toutes ces phrases sur la ruine dans laquelle les femmes entraînent les jeunes gens inexpérimentés, sur l'immoralité, du grand monde, et cœtera, je ne les prends que pour des phrases et les méprise même en un certain sens ; c'est pourquoi je vous prie de ne pas fatiguer votre main libératrice, et de me permettre de me lever en paix.

Potouguine leva de nouveau les yeux vers Litvinov, il respirait péniblement, ses lèvres tremblaient.

— Mais regardez-moi donc, jeune homme, — finit-il par dire en se frappant la poitrine, — est-ce que je ressemble à un pédant moraliste, à un prédicateur ?

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Chez les Miroitiers-Vitriers parisiens. — Avec un enthousiasme jamais égalé, les camarades vitriers en abandonnant le travail viennent de démontrer quelles étaient leurs aspirations.

Les éléments jeunes qui en Italie ont souffert de la dictature mussolinienne ne veulent pas en produisant en France subir les mêmes vexations.

Ayant confiance dans leur Comité de grève ils laissent à ce dernier toute latitude pour les futurs pourparlers.

Enregistrant la nouvelle proposition d'un patron offrant, non pas 4 fr. 10 mais 5 fr. 25, les grévistes réunis hier matin ont avec satisfaction constaté que le clan patronal s'ébréçait tous les jours.

En conséquence, et prenant en considération les déclarations d'un membre influent de la Chambre patronale en la circonstance — M. Bac, 119, faubourg Saint-Antoine — qui refuse de mettre en application la menace de lock-out, pensant qu'au-dessus des questions de personnalités les patrons comprendront qu'il y a de leur intérêt de conclure un accord, le Comité de grève réuni hier, déclare que si, à la réunion qui se tient aujourd'hui rue de Lutèce, le Syndicat patronal maintient son intransigeance, dès lundi matin les contrats individuels permettront aux patrons qui veulent maintenir leurs bons rapports avec leur personnel de signer cette entente avec le Syndicat ouvrier.

La Salle des conférences étant trop petite, les grévistes se réuniront dorénavant le matin, salle Eugène Varlin.

A la réunion de ce matin, Coropelli, délégué de la C.G.T. italienne, viendra causer en sa langue maternelle à ses nombreux camarades.

Dans le papier-carton. — La grève de la maison Guiborat continue. Les ouvrières sont décidées à continuer jusqu'à entière satisfaction.

Une solution semble proche.

Carreleurs-Façonniers. — Dans leur sixième semaine de grève, les camarades tiennent bon, aussi résolus qu'au premier jour, ils prirent dans leur réunion d'hier, toutes dispositions utiles pour arriver au plus tôt à satisfaction. Les camarades de toutes corporations se doivent d'empêcher tout travail de carrelage ou de revêtement sur les chantiers, les copains ne devraient pas accepter non plus de faire un travail qu'ils savent être pour remplacer un carrelage que les patrons ne peuvent faire faire.

Conflit du Bronze. — Les ouvriers du bronze sont toujours animés du désir de voir aboutir leurs justes revendications. Voici du reste, l'ordre du jour voté à l'assemblée générale du 13 mai 1924.

Les ouvriers syndiqués et non syndiqués du bronze réunis en assemblée générale le 13 mai 1924, salle Ferrer, Bourse du Travail approuvent leurs camarades grévistes et les engagent à poursuivre la lutte, s'engageant à faire l'action nécessaire pour mettre fin à cet état de chose, se séparant aux cris de « Vive la Solidarité ouvrière ».

Nous comptons sur tous les camarades pour appliquer énergiquement les décisions d'assemblées générales.

Peintres de Nice. — Le Syndicat des ouvriers peintres de Nice a déposé son cahier de revendications à Messieurs les patrons.

Nous faisons savoir à tous les camarades de la corporation intéressée, qu'ils n'ont pas à se diriger sur la ville de Nice qui est mise à l'interdit, à partir de ce jour, le conflit étant imminent.

Bâtiment d'Ancey. — Il est rappelé à toutes les corporations du Bâtiment que la grève générale à Ancey bat son plein.

Les travailleurs de ces métiers intéressés sont priés de ne pas se diriger sur cette localité.

Ancey est toujours à l'interdit.

Grande Fête Franco-Espagnole

organisée par le Syndicat Unique du Bâtiment de la Seine au profit des camarades emprisonnés et persécutés.

Le Samedi Mai 17 1924

à 20 h. 30

dans la Grande Salle de l'Union des Syndicats 33, Rue de la Grange-aux-Belles

Avec le concours des groupes espagnols Pro-Solidaridad et Coral Cultura et des chansonniers de la Muse Rouge et la Muse du XIII.

Le programme est divisé en deux parties, avec chants, musique, et deux comédies : « El contrabando » de Gomez, et « Monsieur Badin », de Courteline.

Prix unique : 3 francs ; Enfants, 1 franc.

Aux doreurs sur bois

De tous côtés les travailleurs revendiquent pour le réajustement des salaires proportionnés au coût de la vie et pour le respect de la journée de huit heures ; des camarades de la corporation ont déjà obtenu satisfaction, d'autres sont en grève et luttent contre leurs exploiters ; bientôt le mouvement se répètera dans toutes les maisons. Nous comptons sur la solidarité de tous les camarades pour venir nombreux à la Réunion Générale extraordinaire qui aura lieu le jeudi 15 mai 1924, à 20 h. 30, salle Bondy, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, et montrer au patronat que nous sommes tous unis pour faire aboutir nos légitimes revendications.

Tous les corporants doivent venir au syndicat chercher les nouveaux tarifs, ils trouveront auprès de l'organisation l'appui moral dont ils peuvent avoir besoin pour triompher contre un patronat de mauvaise foi.

Répondez tous présents et faites de la propagande autour de vous.

Le Conseil Syndical.

DANS LES METAUX

Les Orfèvres ne sont pas contents

Dans un précédent article, nous avons examiné la situation du syndicat unitaire des Métaux de la Seine, au point de vue des effectifs, d'après le bilan officiel paru dans l'organe corporatif du syndicat. Nos deux joyeux drilles, qui président aux destinées de l'organisation, nous répondent d'une façon tout à fait amicale dans le journal de Gaston le National, en nous traitant de grincheux, bilieux, gens sans conscience suppôts du patronat, lâches anonymes, etc., etc., pour nous dire que nous mettons en doute leurs chiffres.

Pour l'édification des copains, nous allons répéter les mêmes chiffres qu'il sera facile à chacun de contrôler. Le bilan accuse 7.786 cotisations pour le premier trimestre 1924, ce qui fait exactement 2.595 cotisants par mois. Dans les 7.786 cotisations, il y a 1.875 adhésions faites à la faveur des mouvements de chez Citroën, Panhard-Levasor, etc. Nous disions précédemment que des 1.875 adhésions, l'on pouvait décompter par la suite un déchet d'au moins la moitié, et nous avions conclu qu'au point de vue effectif c'était plutôt maigre.

Malgré toutes les insultes, nous maintenons nos dires, et nous ajoutons que nous n'avons pas le bilan financier avec les louches moscovites qui, au moment des événements d'Allemagne, avaient vu trente fois plus d'armes entre les mains de nos camarades allemands, qu'il n'y en avait en réalité (déclaration de Monatte).

Il est donc fort possible que nos camarades aient vu les effectifs du syndicat dans les mêmes proportions de multiplicité optique. Tant mieux pour eux, mais la réalité est là. Tant qu'ils insultent, nous n'y répondrons pas, car il est beaucoup plus facile d'insulter que de dire la vérité.

Nous sommes pris à partie dans le même fait, à propos d'une critique faite sur la prétention du Conseil central de mettre deux nouveaux rongeurs de plus à la manivelle de l'organisation. C'est notre droit de défendre notre budget syndical, et nous continuerons, par la plume, par la parole, et aussi surtout dans les ateliers. Car nous ne sommes pas partisans que notre syndicat subisse le sort de la Maison des Syndicats que l'on est en train d'hypothéquer pour payer les rigolos qui ont envoyé 55.000 francs dans la maison des courants d'air à Auteuil.

Si nous payons des cotisations, ce n'est tout de même pas pour acheter des ténies à une équipe de « mas-tu vu ». Notre argent est pour faire de l'action, créer une agitation constante auprès des camarades qui triment dans les boîtes ; et justement, pour que ceux-ci aient confiance et qu'ils viennent à nous, il est inutile de transformer le syndicat en pouponnière.

Nous l'avons dit, et nous le répétons : le mouvement syndical a déjà trop souffert des nombreux Berrari qui l'empoisonnent par leur fonctionnarisme outrancier. Il est donc nécessaire d'en dénoncer le mal ; et à cela nous ne faudrons pas.

Nous sommes traités de lâches anonymes parce que nos articles paraissent sous une signature collective. Que diable, nous sommes trop nombreux à signer et, nous ne sommes pas avides de réclame. Ceux qui nous traitent de lâche ne sont guère qualifiés pour parler ainsi, nous les connaissons suffisamment. Nous pouvons leur dire que s'ils tiennent tant que cela à savoir qui nous sommes, ils n'ont qu'à consulter les registres du syndicat, parmi les vieux cotisants. Ils peuvent aussi mettre la Tcheka en branle. Et si cela ne suffit pas, ils peuvent faire comme leurs bons frères en Orthodoxie : Guillou, Henriot, Badin. Ils peuvent se servir de la police à Naudin.

Un Groupe de Syndiqués.

Attention aux tapeurs

Mardi soir, le groupe libertaire d'Auber-villiers reçut la visite d'un tapeur qui présentait une fausse lettre signée Lente.

Naturellement, le « pion » se présentait comme déserteur, pourchassé, malade, père de famille. Le groupe, attendri et confiant, lui donna, sans plus informé, son reliquat de caisse.

Camarades, méfiez-vous des tapeurs ! L'argent des groupes et des camarades doit aller à la propagande et à la solidarité, et non pour entretenir des escrocs et des faussaires.

Minorité syndicaliste des P.T.T.

La Minorité des P. T. T. s'est réunie le 10 mai. Après avoir voté un ordre du jour de sympathie aux radios en grève, elle a examiné la situation fédérale des P. T. T. Tous les camarades ont marqué leur confiance en l'avenir et décidé de travailler plus activement que jamais au redressement du syndicalisme.

Un Bureau national fut nommé ; il est composé des camarades Audin, Lartigue et Peylaud.

Le Bureau départemental de la Minorité de la Seine est composé de : Fromy, Le Goffic et Soreau.

Le camarade Roche est désigné trésorier de la Minorité nationale et départementale.

L'organisation de la Minorité est définie. Le Bureau examinera la possibilité de lancement d'un organe mensuel de la Minorité des P. T. T. Appel pécuniaire sera fait aux sections et aux adhérents minoritaires. Le camarade Roche, 62, rue de Gergovie, Paris, centralisera les souscriptions et recevra les abonnements.

Les camarades emportèrent de cette réunion la meilleure impression de confiance et d'encouragement à la lutte. C'est maintenant aux sections de province de répondre à l'appel de la Minorité des P. T. T. Elles n'y manqueront pas. Pour tous renseignements elles devront s'adresser à Lartigue, 27, rue des Boulets, Paris (19).

Un beau geste aux Engrenages Citroën

Deux délégués, Misse et Sarlau, ont été mis à la porte pour avoir fait circuler une pétition.

Les ouvriers tourneurs de cette usine demandaient une augmentation de 8 francs pour le travail de nuit, de 11 heures du soir à 7 heures du matin. Les deux délégués, surpris dans leur utile occupation, furent priés de sortir de l'usine. Ils refusèrent de sortir, voulant continuer leur action. La direction fit alors appel aux flics. Les ouvriers en bloc décidèrent alors de quitter l'usine. Quatre seuls restèrent au travail. Voilà un beau mouvement d'indépendance de la part des ouvriers. Espérons qu'il sera suivi par les autres équipes. La maison est mise à l'index.

Les délégués.

Chez les plombiers

Un Singe. — M. Berthonneau, rue Germain Pilon, eut un ouvrier couvreur, le père Cognard, qui se blessa il y a 18 mois et qui en mourut un an après.

Ce modèle d'exploiteur a trouvé le moyen, quoique condamné une première fois d'être écouté en appel. Il ne paya ni indemnité ni demi salaire après avoir endormi la famille de fallacieuses promesses ; Malgré l'évidence de ses droits, la famille du pauvre copain victime du travail a tout perdu, parce qu'elle oublia de se renseigner aux services syndicaux intéressés.

Les accidents du travail causent chaque jour des victimes dans nos corporations. La cause en est due à l'appât au gain du patronat aidé malheureusement par l'insouciance des ouvriers.

Que tous prennent conscience de leurs droits, qu'ils se groupent au syndicat pour leur défense et leur éducation réciproques.

Tous au meeting corporatif vendredi 16 mai, salle Varlin, Bourse du travail.

Sur l'admission des Peintres au S. U. B.

Cette question, depuis la formation du Syndicat unique du Bâtiment, suscite chez nous pas mal de discussions et a été souvent à l'ordre du jour. Elle fut étudiée dans nos conseils et tous furent d'accord, après l'exposé détaillé du camarade Jouve, délégué du S. U. B. Cette question fut posée au nom du Conseil à notre dernière assemblée générale et fut en principe adoptée à la grande majorité de ses membres. Huit voix seulement votèrent contre.

Voici : Nous sommes partisans d'adhérer au S. U. B.

Pour abattre cet esprit qui a fait naître entre les catégories d'ouvriers un abîme moral et matériel suivant les genres de métiers qu'ils font. Il faut que cela disparaisse et que nous soyons charpentiers, serruriers, maçons ou peintres, nos souffrances, nos peines et nos besoins sont les mêmes. C'est un préjugé qu'il nous faut abolir en rapprochant les camarades dans une même organisation.

Il y a la permanence du Bâtiment qui marche toute l'année, qui est une chose indéniablement utile sous tous les rapports. Beaucoup de camarades viennent dans la journée pour se syndiquer ou pour l'embauche. S'ils ne trouvent personne ils ne reviennent plus. C'est la même chose pour le placement.

La propagande aussi facilitée, puisque par la Fédération, faisant partie d'un même syndicat, on apprendra à mieux se connaître et militer avec plus d'assurance. Nous pourrions aussi, en commun accord avec toutes les corporations de second œuvre du Bâtiment, les plombiers, les menuisiers, les ornementistes, les électriciens qui ont souvent besoin les uns des autres et nous-mêmes tous ensemble nous pourrions faire de la bonne besogne pour la propagande et le recrutement. L'administration, la trésorerie et la représentation dans les organismes centraux étant centralisées, beaucoup de militants s'en trouvent déchargés et peuvent ainsi apporter davantage à la propagande syndicale et à l'action corporative. On a dit que le S. U. B. s'affaiblissait. Malgré les derniers événements il a les mêmes effectifs qu'il y a deux ans à pareille époque.

Il ne faut pas oublier non plus qu'au dernier Congrès fédéral une motion fut votée à l'unanimité sur le rattachement des organisations de métier d'un même endroit en syndicat d'industrie.

Il faut aussi voir l'avantage du journal que la plupart de nos adhérents connaissent. Pour cette importante question, nous prions tous les camarades d'être présents ce soir à l'assemblée générale qui se tiendra à 18 heures, salle Bondy, Bourse du Travail.

Le Secrétaire : J. PETIT.

DANS LES TRANSPORTS EN COMMUN

La femme au travail

D'importantes modifications sont prévues dans les conditions de travail du personnel féminin des transports en commun de la Région parisienne.

Une commission mixte comprenant des représentants de l'administration et des syndicats confédérés des wattmen, receveurs et contrôleurs, a établi une nouvelle réglementation, basée sur la situation de famille des dames occupées par la S. T. C. R. P.

A dater du 1er avril, pour un service de quatre heures, pouvant être accompli d'une seule traite, les dames receveuses touchent un salaire de 12 fr. 80 (14 francs en recette), en tenant compte de la prime de recette.

Les charges de famille seront égales à celles touchées par le personnel masculin : 4 fr. 65 pour le premier enfant ; 8 fr. 40 pour le troisième, etc.

La carte de circulation sera maintenue. Les intéressées désirant des renseignements complémentaires peuvent s'adresser au syndicat général de la T.C.R.P., 36 étage, bureau 14, Bourse du travail, 3, rue du Château-d'Eau.

Les cours professionnels en Autriche

Les cours professionnels ont fait des progrès en Autriche. Avant-guerre, ils étaient réglementés par une loi du 13 novembre 1907. Cette loi a été remplacée par d'autres dispositions législatives depuis la guerre. Ces nouvelles lois sont applicables aux diverses parties du pays et sont identiques dans leurs grandes lignes.

Les cours prévoient la formation industrielle générale et la technique spéciale. Pour 20 à 30 élèves, un cours général est institué. A Vienne les cours spéciaux sont répandus.

Les cours sont obligatoires pour les jeunes gens pendant toute la durée de leur apprentissage. Chaque patron est tenu, sous peine d'amende, de faire suivre les cours à ses apprentis et de notifier à l'administration tout congédiement ou licenciement d'apprentis.

Les cours doivent avoir lieu les jours ouvrables, à 7 ou à 18 heures. Ils ne peuvent être donnés le soir ou le dimanche. En Corinthe, l'instruction complémentaire peut être exceptionnellement et temporairement donnée le dimanche, avec l'assentiment du gouverneur de la province, si l'on ne peut pas avoir de professeurs la semaine ou si les locaux font défaut.

Les cours sont gratuits. Les locaux doivent être assurés par les autorités. Les dépenses sont supportées par une caisse alimentée par des subventions de l'Etat, des subsides des chambres de commerce et des chambres de travail ainsi que par des contributions de la province et de l'industrie intéressées.

La caisse des cours complémentaires peut être appelée à soutenir des institutions destinées au développement intellectuel et matériel des apprentis ou à contribuer à la préparation des professeurs.

La surveillance des cours complémentaires incombe, en premier lieu, à des commissions scolaires ; en second lieu, au Conseil des cours complémentaires ; en troisième lieu, au Conseil scolaire provincial, enfin au ministère fédéral du commerce et de l'industrie ; dans certains cas, au ministère de l'instruction publique.

La nouvelle législation assure une influence marquée aux syndicats. Ces derniers doivent être consultés comme les chambres de commerce. Les commissions scolaires et les conseils des cours complémentaires doivent comprendre non seulement des délégués des organisations patronales et des chambres de commerce, mais encore des délégués des ouvriers et des syndicats. En réalité, ce sont surtout les organisations syndicales qui ont la haute main sur les cours professionnels. En apprenant aux jeunes un métier qui leur permettra de gagner leur pain, les syndicats leur apprennent également les notions élémentaires de bien-être, de liberté et de fraternité.

Communiqués syndicaux

Jeunesse syndicaliste de Clichy. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, rue de Paris, 60.

Questions diverses.

Cheminots Paris-Etat R. D. — Réunion extraordinaire du Conseil syndical ce soir, à 20 heures précises, 1, rue Joffroy.

Examens des ordres du jour des congrès de l'Union Etat et de la Fédération.

Machinistes et Accessoiristes de Paris. — Ce soir, à 18 heures précises, Conseil syndical, bureau 30, 3^e étage, Bourse du Travail.

Syndicat unique des P.T.T. — Etablissements Brune et services extérieurs : Réunion aujourd'hui à 16 h. 30, coopérative des P.T.T. Nomination des membres du bureau ; Compte rendu fédéral.

Terrassiers. — Conseil aujourd'hui, à 17 h. 30, salle des Commissions, 4^e étage.

Minotiers des Terrassiers. — Réunion de la Minorité ce soir, à 17 h. 30, à la Bourse du Travail, bureau 26.

Décisions à prendre au sujet de la « Bataille syndicaliste ».

Travailleurs de la Pierre de la Seine. — La Chambre syndicale a décidé d'envoyer les revendications suivantes à la Chambre syndicale patronale, savoir : 5 francs pour les tailleurs de pierre et 4 francs pour les ravaieurs. A ce sujet, nous demandons d'assister à la réunion extraordinaire, demain, à 17 h. 30, 60, rue Charlot. Tailleurs de pierre, ravaieurs et ravaieurs doivent être présents.

C. I. d'Asnières. — Réunion aujourd'hui, 11, rue Jean-Jaures, à 20 h. 30. Tous les délégués doivent être présents.

C. I. de Saint-Ouen. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, au siège.

DANS LE S.U.B.

CONSEIL GENERAL, ce soir, à 18 heures.

COMMISSION DE CONTROLE. — Ce soir, à 17 heures 30, bureau 32. Sont également convoqués les camarades Deblon, Coussinet, Delecourt et Berkman.

CIMENTIERS ET MAÇONS D'IART. — Réunion des camarades travaillant au chantier Froment et Olivier, porte Montmartre, ce soir, à 16 heures, à la cantine. Les camarades de la section sont invités à passer au siège pour prendre des tracts en vue de l'assemblée du 18 mai.

PLOMBiers-COUVREURS. — Les compagnons et aides de la corporation doivent être nombreux au meeting corporatif qui aura lieu vendredi 16 mai, salle Varlin, Bourse du Travail ; ils doivent indiquer nettement leurs intentions et volonté pour déterminer les grandes lignes de l'action.

PETITE CORRESPONDANCE

Chazoff est prié d'envoyer à la rédaction sa carte de chroniqueur parlementaire. Très pressé.

Joseph Lopez. — Très difficile à trouver et très cher : au moins 25 francs. Je conserve les 10 francs en attendant un mot de toi. Une camarade pourrait se charger de la commission.

Derouet, le typographe, est prié de venir au cours samedi.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du Libertaire 10-12, rue Paul-Lelong, Paris

La Vie de l'Union Anarchiste

Conseil d'Administration DU « LIBERTAIRE »

Réunion du Conseil d'administration du quotidien, ce soir, à 21 heures précises, au local habituel. La présence de tous les délégués est indispensable.

www

Paris et Banlieue

Jeunesse anarchiste. — Réunion importante, demain, à 20 h. 30, à la maison Commune, 49, rue de Bretagne.

Décisions graves à prendre et reconstitution de la Fédération nationale des Jeunes anarchistes.

La permanence de la bibliothèque se tient tous les samedis, au « Libertaire », entre 17 h. 30 et 18 h. 30.

Groupe anarchiste universitaire et des 5^e et 6^e.

La période antiparlementaire étant terminée, le Groupe va reprendre ses réunions du jeudi et s'efforcer de continuer la propagande libertaire dans d'aussi bonnes conditions que par le passé. Appel est fait à tous les sympathisants sans distinction de classes et de sexes.

Aujourd'hui, à 20 h. 30, 6, rue Lameau (métro Saint-Michel), compte rendu de notre saison hivernale et projets à étudier. Une causerie clôturera la réunion.

Groupe du 14^e. — Ce soir, à 18 h. 30, boulevard Voltaire, au Rendez-Vous des Cochers, salle du premier étage (métro Nation), conférence par Lorence.

Sujet traité : Egoïsme, Bonité, Sélection.

Appel est fait à tous les copains et sympathisants.

Groupe anarchiste du 20^e. — Ce soir, réunion au lieu habituel, 23, boulevard de Belleville, au Faisan doré. Présence indispensable de tous les copains : compte rendu financier.

Province

Groupe de Trélazé. — Tous les camarades du Groupe de Trélazé sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche, salle de la Marchandise, à 9 h. 30.

Que tous les camarades soient présents, ainsi que les lecteurs du « Libertaire », pour l'organisation du Groupe des Amis du Journal.

Le Groupe recevra l'appoint des camarades, ainsi que les abonnements pour le « Libertaire ».

LES CINQ FRANCS MENSUELS du quotidien anarchiste

CINQUIEME LISTE

Dudan, Courtois, Evenat, Groupe de Bourg-la-Reine, Un Garçon de lavoir, Voyat, Brouillet, Sébastien sympathisant, Monnaie, Cyrano, Un Copain, Fontana, Contrel P., Contrel M., Surfant J. (2), G. Raubert, Camille Louis, Gari, Berthe à Marseille, Roux (2), Reimond, Roull (2), Aubry Jacquais, Un Copain anarchiste, Laure Cambier, Lamart G., Carreau, J. Treigner, H. Guénoc, R. Martin, P. de Troyes, Duval G., Hapillon (2), Fernand Belgique, M. Gross, J. Martin, Lemaï, José, Guigne, Tournois Hoche Boisset, Maunzig, Logoy, Chabais, Un Copain, L. Vidal, Nicolai P., Bontro R., Manko H., Du Fresno, Une Belle-Mère (2), Philippe ler et Philippe Augustin (2), Maillot, Léon Martin, Soulier à Saint-Etienne, Marie Morand, Goubé, V. nant, Charbonneau, Pédro (2), Jarlegan, Constant et sa compagne, Gabrielle Pelletier, Onoré (2), Arthur Hovaux, Un Milliardaire.

Total de la 5^e liste : 395 francs ; total des listes précédentes : 2.190 francs ; total à ce jour : 2.585 francs.

Communications diverses

Groupe éspérantiste ouvrier de Marseille. — L'« Antinationaliste », organe mensuel pour la propagande de l'Espéranto, est en vente à la bibliothèque sociale, Bourse du Travail. Le numéro, 0 fr. 25.

La Phalange artistique. — Le samedi 21 mai, à 20 h. 30, au théâtre Renée-Maubel, 4, rue de l'Orient (19^e), la Phalange artistique présentera : « L'Homme du Destin » de Bernard Ibsen, et « Un Homme difficile à marier » de Nicolas Gogol.

Club du Faubourg. — Ce soir, à 20 h. 30 précises, théâtre de la Fourmi, grand débat sur « les Résultats et les Conséquences du 11 mai » : Les élections ont-elles sauvé la République ? Millerand quittera-t-il l'Elysée ? Déjà inscrits : Gustave de Kerguezec, sénateur ; Dalimier, Archimbaud, députés ; Charles Lussy, Mauranges, etc.

Samedi après-midi, Crystal-Palace : « Cuisine, Tabac, Politique et Amour », avec Curnonsky, Montagné, Georges Courteline, Georges Pioch, etc., etc.

Les Fêtes du Peuple. — Aujourd'hui, à 9 h. 30, annexe de la maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau, chorale enfantine.

Pour que vive le « Libertaire »

Ruiz, 7 fr. ; P. Troye, timbres-poste, 2 fr. 50 ; Gerault Paul, à Calais, 10 fr. ; E. L. et Jean Jeulot, étang de la Ville, 30 fr. ; Etienne, 5 fr. ; Jos. Sola, 40 fr. ; Jésus Robbe, 15 fr. ; Tari, 2 fr. ; P. G., 5 fr. ; S. P., 5 fr. ; Ralier, 10 fr. ; Jananée, 5 fr. ; Consuello, 5 fr. ; Valderama, 5 fr. ; Fust, 5 fr. ; Clamart, 3 fr. ; Deux Frères anarchos, 2 fr. ; Charognard, 2 fr. ; Gouttière, 2 fr. ; La Bretagne, 5 fr. ; Leroy, 5 fr. ; Germaine Linthaud, 5 fr. ; Mansat, 5 fr. ; Orgallati, 3 fr. ; Un Espagnol, 1 fr. ; Palouillard, Elle, 10 fr. ; Pierrot, 1 fr. ; 25. Un Sans-Patrie, 5 fr. ; Gras, 5 fr. ; Guillat, 20 fr. ; Guillat, un timbre, 2 fr. ; Un Dshérété, 2 fr. ; Louis Torichon, 5 fr. ; Un Brestois, 2 fr. ; Dubucq, 0 fr. 75 ; H. V. B., 10 fr. ; Mampel, 5 fr. ; Aulran M., 10 fr. ; Gachet P., 5 fr. ; La Puce et Charlot, 10 fr. ; Un Libertaire espagnol, 25 fr. ; Chedeau, 5 fr. ; Pour que vive le « Libertaire », versé par Haussart, de Marc, Mrachny, un dollar (15 fr.) ; Jean, 5 fr. ; Broutchoux, 7 fr. ; Lepez, 5 fr. ; Groupe d'Etudes de Saint-Louis, versé par Bailly, 13 fr. 50 ; Vente du « Libertaire », Mario Sana-Rujo, Barcelone, 2 fr. ; Sarg, 20 fr. ; Laurens et Mlle Capitallard, 10 fr. ; Elle, 5 fr. ; J. M. Espéranto, 0 fr. 25 ; Pierre Petit, 5 fr. ; Un T.C.R., 2 fr. ; Paul Bert, 2 fr. ; Les Tollers de chez Eugène Boulogne, à Billancourt, 12 fr. ; Les Copains du Métro et Titi, 5 fr. ; Bureau, 20 fr. ; Jeunesse syndicaliste de Palaiseau, versé le Premier Mai, 7 fr. 50 ; Dudan, 5 fr. ; Logé Eugène, 2 fr. 50 ; E. Barro, 5 fr. ; Genovieve Dumas, 5 fr. ; Buck, Paris, 30 fr. ; Hérault, Bougival, 4 fr. ; Maurice, 3 fr. ; Quelques Copains espagnols 10 fr. ; Eugène Edmée, 20 fr. ; Changement d'adresse, 1 fr. ; Une Sympathisante, 20 fr. ; Roux par Jouant, 246 fr. ; Coulin, 4 fr. ; Nourvet, 4 fr. ; Fiant, 2 fr. ; B. Rodolphe, 10 fr. ; Chabanel Paul, 10 fr. ; Mariette, 10 fr. ; Angèle, 5 fr. ; Marthe et Yvonne, 5 fr. ; Marthe Grunille, 2 fr. ; Un Ami, Alger, 25 fr. ; Poyet Louis, 10 fr. ; Palis, Lyon, 10 fr. ; Muller, 5 fr. ; Amiccar Salacci, 50 fr. ; Eugène D., 20 fr.

Total de la présente liste : 1.165 fr. 75. Tournée G. Berton-Chazoff, premier versement : 600 francs.